

Ginette MICHAUX - Université catholique de Louvain

Ce dossier s'attache à faire connaître et à étudier l'œuvre en prose (qui comprend romans et nouvelles) de cinq romancières : Madeleine Bourdouxhe, Madeleine Ley, Eugénie De Keyser, Marie-Louise Haumont et Jacqueline Harpman. Publiés dans des maisons d'éditions réputées, leurs livres, nous semble-t-il, ne jouissent pas de la notoriété qu'ils méritent et ont fait l'objet de peu d'études critiques fondamentales. Pourtant, Madeleine Bourdouxhe, Madeleine Ley, Marie-Louise Haumont, Eugénie De Keyser, nées entre 1901 et 1919, et Jacqueline Harpman, née en 1929, sont des représentantes privilégiées de la vie littéraire du vingtième siècle, à laquelle d'ailleurs — sauf Madeleine Ley, décédée en 1981 — elles continuent de participer, par leurs prises de paroles et leurs écrits. Le journalisme (Marie-Louise Haumont), la poésie (Madeleine Ley, notamment le recueil *Petites Voix*), l'enseignement et la théorie des arts de l'espace (Eugénie De Keyser), la psychanalyse (Jacqueline Harpman), ont passionné ou passionné ces écrivains touchés par les mouvements sociaux et secrets de notre histoire.

Heureusement, la discrétion dans laquelle ces artistes se sont le plus souvent maintenues est, depuis quelques années déjà, mise en péril : plusieurs d'entre elles ont vu republier certaines de leurs œuvres épuisées. Puissent ces études convaincre les responsables scientifiques et éditoriaux de l'intérêt de poursuivre ces rééditions ou de découvrir les manuscrits inédits. Quant à Jacqueline Harpman, la plus jeune de notre quintette, avec la sortie du roman *La Plage d'Ostende* (Prix Point de Mire) en 1991, la publication du recueil de nouvelles *La Lucarne* à l'automne 1992 et beaucoup de projets en cours, elle se trouve dans la pleine maturité de son art.

Ces romancières, mêlées aux mouvements philosophiques, artistiques et littéraires du temps, ne font partie d'aucune école ni ne mettent au premier plan les questions liées à l'identité nationale ; Madeleine Ley a fait de longs séjours à l'étranger, Marie-Louise Haumont habite la France depuis longtemps. Souvent néanmoins, les noms de leurs héros sont bien de chez nous ; les villes, les paysages, les lieux-dits de Belgique sont cités ou reconnaissables. La dédicace de *L'Éponge* de Marie-Louise Haumont est écrite en wallon. L'amour, la solitude, la difficile rencontre des deux sexes, la guerre et le racisme parfois, forment la thématique privilégiée de la plupart des récits et sont souvent vécus par des personnages féminins. Aucune de ces romancières, pourtant, n'a milité dans un mouvement féministe connu. Plutôt, leurs intrigues mettent en scène un monde d'intériorité sensible ou violente, de petits faits dont les évolutions et les conséquences nous conduisent à l'exploration des confins de la subjectivité. Le souci de faire découvrir ces auteurs à un grand nombre de lecteurs érudits nous a conduits à

faire précéder les œuvres d'une bio-bibliographie, présentée à chaque fois différemment. Un grand merci à chacune, et à la famille de Madeleine Ley, pour avoir offert à *Textyles* un ou plusieurs inédits, par lesquels chaque ensemble sera clôturé.

★

Madeleine Bourdouxhe, née en 1906, vit depuis quelques années à Uccle auprès de la famille de sa fille, Marie Muller. Florence Nys a établi sa bio-bibliographie et, en fin de dossier, Claudette Sarlet situe les deux textes anciens que l'auteur a bien voulu voir édités dans *Textyles* : l'un est inédit, l'autre fut publié en 1936 dans le journal *Le Rouge et le Noir*. Les trois études analytiques abordent l'œuvre par des biais radicalement différents. Embrassant l'ensemble des deux romans et des huit nouvelles, Claudette Sarlet relève une constante de l'imaginaire bourdouxhien concernant le lieu et les corps, et montre les relations qu'entretient «cette écriture du regard» avec les idées d'un Merleau-Ponty, que l'auteur avait connu par Jean-Paul Sartre. Les deux autres études concernent *La Femme de Gilles* : alors qu'Anne Scieur dégage les grandes caractéristiques qui inscrivent le roman dans le genre tragique, Victor Renier, attentif au jeu littéral particulier du récit, à sa configuration rythmique en quelque sorte, en déduit quelle image de la féminité s'y profile.

★

Le dossier consacré à Madeleine Ley (1901-1981) s'ouvre par une présentation détaillée de sa vie et de son parcours d'écrivain (Laurence Leroy) et par une introduction à la connaissance de ses quatre œuvres en prose publiées (Marie Gribomont). C'est *Olivia* qui a retenu l'attention des trois analystes de la narration et du style de l'auteur. Pour Jacques Vandenschrick, l'idée rimbaldienne de l'œuvre inachevée ne renvoie pas seulement à la dure expérience de la folie que dut faire Madeleine Ley lors de l'arrêt brutal de son œuvre, quarante ans avant sa mort. L'œuvre inachevée, c'est aussi bien, dans le cadre même du récit, les échappées quasi musicales et les «fulgurances contemplatives» des descriptions poétiques. À l'égal du dénouement irrésolu de l'intrigue, elles nous font communier à l'«indéfini» du monde.

Le statut et la signification que prennent, dans *Olivia*, les utilisations massives du stéréotype retiennent l'attention de Jean-Louis Dufays. Y a-t-il là accueil naïf ou utilisation concertée des valeurs esthétiques et éthiques du romantisme ? L'évaluation de la position du lecteur à cet égard et du contexte émotionnel dans lequel les clichés apparaissent dans l'œuvre permet de résoudre la question. Le stéréotype, montre ensuite Nathalie Jonckheere, intéressée par le même problème, est, dans *Olivia*, signe d'amour. Il entre donc dans le dialogue, ajouterions-nous, par la théâtralisation et le rite sacré qu'il instaure, avec l'indétermination signifiante. Chez Madeleine Ley, l'ouvert et la signification absolue se noueraient

donc paradoxalement.

C'est à l'amabilité du fils de Madeleine Ley, l'architecte de renom Jacques Wybauw, que nous devons de pouvoir publier une version inédite, et sensiblement plus étendue de *L'Invasion*, une nouvelle qui avait paru sous une première forme dans *Le Soir* du 25 février 1940. Cette nouvelle faisait initialement partie d'un recueil, *Histoires tragiques*, où elle voisinait avec *Le Grand Feu*, récit qui fut ensuite édité séparément, — et encore tout récemment, avec le succès que l'on sait, aux éditions Actes Sud.

★

Un entretien sur les conditions dans lesquelles écrit Eugénie De Keyser entame, avec une présentation biographique par Colette Nys-Mazure, l'ensemble qui lui est consacré. S'attachant au deuxième roman de l'auteur, *La Surface de l'eau* (Prix Rossel), la responsable de ce dossier «Romancières» veut montrer par le détail de l'écrit l'envers terrifiant qui double la déréliction, souvent relevée, de l'héroïne et rapproche les techniques stylistiques à l'œuvre de celles, sculpturales et picturales, que l'auteur analyse dans ses études théoriques sur l'art. Les deux romans d'Eugénie De Keyser, *Le Chien* et *La Surface de l'eau*, très malheureusement épuisés à ce jour, sont situés par Colette Nys-Mazure eu égard aux mouvements littéraires du temps. La critique y repère dans la construction des épisodes et la thématique les traits récurrents de ce qu'on pourrait appeler un art langagier de l'érosion : ici encore, il semble qu'Eugénie De Keyser poursuive dans la fiction et dans la théorie les mêmes questions esthétiques et éthiques.

L'auteur a accepté de nous donner pour édition le dernier chapitre de son roman inédit — *L'Inconnue* —, dont il faut au moins relever l'agencement très original. Une intrigue complexe, soutenue tout au long des chapitres, fait bien de cette œuvre un roman, alors qu'en même temps, les chapitres, par leur construction close et le caractère auto-suffisant de l'histoire, pourraient constituer autant de petites nouvelles.

★

Un texte charmant d'Eugénie De Keyser retrace le parcours personnel et littéraire de son amie de toujours, Marie-Louise Haumont. Chaque grand roman de Madame Haumont fait l'objet d'une étude fouillée (de deux pour *L'Éponge*). Attentive au tissage de l'écriture dans *Comme ou la journée de Madame Pline*, de même qu'au métier de couturière de l'héroïne..., Francine Thyrion renoue avec celle-ci les fils du passé coupés en même temps que le dialogue entre les sexes, et s'interroge sur les parures et les parades qui tempèrent l'impossible rencontre de l'homme et de la femme. Comme Francine Thyrion, Daniel Laroche s'intéresse à ces données mystérieuses qui trament une destinée dont l'essentiel échappe au héros lui-même : *Le Trajet*, ce superbe dérapage contrôlé par lequel l'auteur conduit la femme la plus rigide qui soit à basculer dans l'imagination la plus

débridée, donne au critique l'occasion de situer la place capitale que prend le discours dans la construction du roman : division de la narratrice par un double discours, celui de l'imagination romanesque et celui de l'hyper-rationalité, et interrogation sur «l'être-femme» par l'écoute des discours ; l'homme quant à lui, ne compte que par les discours des femmes à son sujet.

Les analystes de *L'Éponge* aussi ont relevé dans ce roman si particulier un noyau, commun aux autres livres, qui porte sur les questions de l'être et du paraître, de réel et de l'imaginaire, de la féminité et de la relation à l'homme. D'œuvre en œuvre, c'est, semble-t-il, la même veine qu'explore l'auteur. Ana Gonzalez cerne les évolutions de cette étrange problématique qui fait que l'accord avec soi-même s'allie, pour le héros, à un «être autre radical», où la place de la femme reste centrale. Quant à Heinz Klüppelholz, il démontre de plus que *L'Éponge* contient une théorie complexe de l'art théâtral.

Enfin, Marie-Louise Haumont nous a confié une lettre que lui a envoyée son ami Jean Lalaude, à propos de son dernier roman, *Le Brouillon*, inédit à ce jour. À lire ces belles pages et les deux extraits du roman, on ose espérer qu'il ne le restera plus longtemps.

★

Une longue interview de Jacqueline Harpman par René Andrianne permet de dépasser la connaissance des faits qui trament une vie et une œuvre, pour mieux se familiariser avec les conceptions de l'auteur à propos de sujets politiques, personnels et littéraires. Trouvant là l'occasion d'un hommage à Suzanne Lilar récemment disparue, Jeannine Paque étudie les formes et le sens que prend le récit intérieur connoté d'autobiographie dans l'œuvre de trois grandes romancières : Marguerite Yourcenar, Suzanne Lilar, Dominique Rolin, et les compare à la manière de Jacqueline Harpman. Le point de départ théorique de son étude est de considérer le récit intérieur comme le terrain d'élection du vécu et du mythe mêlés. L'œuvre eût-elle un idéal d'information scientifique, l'énonciation l'emporte sur l'énoncé dans la remémoration personnelle. Les deux textes suivants sont consacrés aux livres de Jacqueline Harpman elle-même. Albert Mingelgrün propose une vaste étude des diverses stylistiques de l'amour et des configurations de celui-ci, depuis les premiers romans de facture classique jusqu'à *La Plage d'Ostende*. Pierre Piret, enfin, cerne au fil des pages de *La Lucarne* — nouvelle qui clôt le recueil du même nom — la dimension irréductible qu'y prennent l'écriture et la lecture. Deux inédits offerts à *Textyles* par l'écrivain bouclent notre dossier consacré à cinq romancières aussi attachantes que singulières.